

ABONNEMENT.

SEPTUAGÉSIMAIRE :
Un an... 30 fr.
Six mois... 16
Trois mois... 8
Poste :
Un an... 35 fr.
Six mois... 18
Trois mois... 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez MM. RICHARD et C^o,
Passage des Princes.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS

Annonces, la ligne... 20 c.
Réclames, —... 30
Faits divers, —... 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication
des insertions reçues et même payées
sans restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction
des annonces.

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et C^o,
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,
26 Août 1874.

Chronique générale.

Toutes les feuilles radicales et républicaines de Paris rappellent aux électeurs que le 29 août expire le délai pour la révision des nouvelles listes électorales municipales et elles engagent vivement leurs amis à aller vérifier leur inscription sur ces listes.

Jamais le devoir d'agir activement par leurs votes sur les destinées du pays et de faire face à l'ennemi commun, le radicalisme, ne s'est imposé avec plus de force aux conservateurs.

Deux conseils municipaux, ceux de Pamiers et de Narbonne, viennent encore d'être suspendus en vertu d'arrêtés préfectoraux. C'est toujours pour les mêmes motifs que les représentants de l'autorité centrale se voient obligés de recourir à ces mesures extrêmes : opposition systématique aux maires nommés en vertu de la dernière loi, refus persistant de remplir certaines fonctions obligatoires, de voter les dépenses nécessaires pour l'instruction primaire dans les communes où l'enseignement est confié aux congrégations religieuses, délibérations, ayant un caractère politique, attaques contre l'autorité de l'Assemblée et du maréchal de Mac-Mahon.

De ces faits, qui se reproduisent depuis quelques jours plus fréquemment que jamais, ressort avec la dernière évidence la justification de la nouvelle loi sur l'électorat municipal, dont la prochaine

application pourra seule mettre fin aux conflits, de jour en jour plus nombreux et plus graves, qui mettent aux prises certains conseils municipaux, tantôt avec les maires, tantôt avec les préfets.

VOYAGE

DU MARÉCHAL DE MAC-MAHON.

SEJOUR A AURAY.

Le maréchal de Mac-Mahon, accompagné de M. de Rorthays, préfet du Morbihan, de M. le général Lallemand et plusieurs autres fonctionnaires, est arrivé, dimanche, à Sainte-Anne d'Auray, à neuf heures du matin.

Il a été reçu sur les marches de l'église par l'évêque de Vannes et le clergé de Sainte-Anne.

On lit dans le Journal officiel :

Mgr l'évêque de Vannes a reçu le maréchal à la porte de l'église et lui a adressé le discours suivant :

« Monsieur le maréchal, vous avez bien voulu me réserver l'honneur de vous rendre, demain, à la cathédrale de Vannes, les hommages qui vous sont dus. Je m'en félicite et vous en remercie. L'excellente population de ma ville épiscopale sera profondément édifiée du noble exemple que vous nous donnez dès aujourd'hui : nous nous sommes réjouis d'apprendre que vous aviez résolu de venir implorer la protection de notre auguste patronne.

« Votre passage à Sainte-Anne vous vaudra les bénédictions de Dieu et un surcroît de respectueuse sympathie dans notre pays. Entrez donc avec confiance, Monsieur le maréchal, dans cette basilique. Ne trouvez-vous pas qu'elle témoigne éloquentement de notre foi et de notre amour ! Ce beau monument, élevé en huit années par la charité publique, proclame le crédit de la mère et la piété des enfants ; vous comprendrez mieux que jamais pourquoi cette province a mérité, j'ose le croire, votre admiration en payant comme

vous, avec générosité, de votre sang, sa dette à la patrie. Un grand nombre de vos compagnons d'armes, dans la bonne fortune, hélas ! et dans la mauvaise, se sont agenouillés ici avant d'affronter la mort sur les champs de bataille. Si, en combattant sous vos ordres, ils ont eu constamment le courage du devoir et l'héroïsme du sacrifice, c'est que leur religion enflammait leur patriotisme : ils demeureraient convaincus que, à défaut de lauriers terrestres, ils cueilleraient au ciel la palme du martyr.

« Dieu nous préserve, monsieur le maréchal, d'épreuves aussi douloureuses, de châtimens aussi terribles : Commandée par des chefs tels que vous, notre vaillante armée retrouverait sans doute la chemin de la victoire : vous avez reçu personnellement, sans l'ambitionner, une mission plus difficile et non moins généreuse ; puissiez-vous la mener à bonne fin avec le dévouement, la sagesse, la dignité, l'énergie, le désintéressement qui vous distinguent ! C'est la grâce que je me propose de solliciter ce matin à l'autel, en votre présence, par l'intermédiaire de Celle que les générations bretonnes vénèrent depuis plus de douze siècles dans ce sanctuaire béni. »

Le Président et ceux qui l'accompagnaient ont ensuite entendu la messe.

Le maréchal a visité l'église en détail. Des mâts, avec bannières, portant des inscriptions purement religieuses, avaient été plantés au dehors, sur le passage du Président.

On ne voyait aucun drapeau tricolore.

Nouvelles extérieures.

ESPAGNE.

Voici les dépêches communiquées par l'Agence Havas :

Perpignan, 24 août, 8 h. 50, s.

Cette nuit et aujourd'hui, le feu des carlistes contre Puycerda a considérablement diminué. La

ville se défend avec beaucoup d'énergie et un grand courage.

Madrid, 24 août, 6 h. 30 soir.

Le tirage au sort est terminé et les nouvelles recrues sont envoyées au lieu de formation sans qu'aucun désordre ait entravé nulle part l'opération.

Puycerda continue à résister héroïquement. Le gouvernement envoie des forces considérables à son secours.

Bourg-Madame, 24 août, 8 h. 40, soir.

Hier, un adjudant-major français, accompagné d'un brigadier de hussards et d'un trompette, est allé en parlementaire à Aja, au quartier général de Saballs. Il a remis sa dépêche à un colonel carliste, le général Saballs étant absent.

Aujourd'hui, le feu a été faible dans la journée. Il est plus vif ce soir.

Les carlistes ont reçu d'Olot une pièce de gros calibre, appelée : Le canon du Dieu Olot.

Santander, 24 août. (Voie anglaise.)

Les canonnières allemandes Nautilus et Albatros sont arrivées.

Bourg-Madame, 25 août.

Le feu des carlistes est très-violent. Il a commencé à quatre heures du matin. La ville se défend énergiquement.

Des boulets du canon surnommé le Canon du dieu Olot, passant par-dessus Puycerda, sont tombés sur notre territoire.

Chronique Locale et de l'Ouest.

LE CARROUSEL.

On ne peut rendre compte du carrousel de l'Ecole de cavalerie sans parler aussi de l'entrée. C'est un véritable événement pour lequel il faut être solidement constitué, savoir jouer du poing, des bras, des jambes, et être doué de poumons à l'avenant. Pour la circonstance, il n'est pas indifférent de choisir des vêtements spéciaux : une dame doit

— Non, sire, je ne me le rappelle plus. Et pourtant, quand je pense aux intérêts que ce prêt m'a portés...

— Cela provient de ce que je me trouve maintenant dans une meilleure position. Tu prêtais dans ce temps-là à des gens peu sûrs : le dix-huit brumaire aurait pu finir par une promenade à l'échafaud.

La conversation prit une tournure qui engagea l'empereur Alexandre à demander à Talma de venir à Saint-Petersbourg pour y jouer sous les conditions les plus brillantes et les plus avantageuses. Napoléon continua sa plaisanterie encore quelques instants, mais Talma se sentit gêné et lâcha de l'éviter. Ce fut en vain. L'empereur revenait sans cesse à sa comparaison. Talma s'écria enfin :

— Eh bien, sire, si je suis véritablement aussi fort à envier, si j'ai effectivement une position aussi élevée, si je suis le premier parmi mes camarades, Votre Majesté me donnera-t-elle la décoration de la Légion-d'Honneur ?

Napoléon se tut. Ses yeux s'obscurcirent, son front prit l'expression de froideur qui faisait si souvent trembler ceux qui l'entouraient, et, après une petite pause, il s'écria :

— Non, Talma, vous n'aurez pas la décoration de la Légion-d'Honneur. Adieu.

Le soir de ce jour, tout le monde était en costume au petit théâtre d'Erfurth. La salle était bril-

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LE PARTERRE DE ROIS

1808.

(Suite et fin.)

Le silence durait encore, lorsqu'on entendit la voiture de l'empereur de Russie. Napoléon alla au-devant d'Alexandre, et reprit, quand il vit que Talma voulait sortir :

— Connais-tu personnellement l'empereur ?

— Je n'ai pas eu le bonheur d'être présenté à Sa Majesté.

— Le désires-tu ?

— J'en serais fort heureux.

— Reste. Sire, reprit Napoléon en s'adressant à Alexandre, Votre Majesté me surprend dans mes retranchements ! C'est ce qui arrive quand on n'a pas comme elle des Cosaques qui sont les yeux et les lanternes d'une armée.

— J'espère n'avoir pas dérangé le camp de Votre Majesté.

— Au contraire. Néanmoins, j'étais occupé à conspirer contre le repos de Votre Majesté, nous préparons pour ce soir un grand événement. Ce monsieur que voici se fera assassiner pour faire plaisir à mes hôtes !

— Qui est-ce ?

— Sa majesté dramatique, M. Talma, l'empereur du Théâtre-Français.

— Ah ! je suis charmé de connaître personnellement un artiste aussi distingué.

Talma s'inclina respectueusement ; Napoléon lui pinça l'oreille.

— Pas de compliments, Talma, nous sommes entre nous. Tu joues le rôle d'empereur sur le théâtre, nous dans la vie ; et qui sait si nous sommes plus sûrs du succès que toi !

Talma remarqua que Napoléon donnait avec intention une tournure plaisante à la conversation, probablement pour empêcher l'empereur Alexandre de l'entretenir de sujets sérieux. Il tâcha de seconder l'intention de son maître.

— Votre Majesté plaisante avec un pauvre acteur.

— Non pas, j'ai fait la comparaison en plaisantant ; mais en y réfléchissant, elle me paraît juste. Je prétends que tu es plus heureux que nous. Ne portes-tu pas la couronne plus souvent que nous ?

Qu'importe que tu gouvernes bien ou mal ? Si tu es Titus ou Néron, tu es sûr de l'enthousiasme de ton peuple. Quand on te détrône, tu reconquiers la couronne vingt-quatre heures plus tard ; les nations se rassemblent à tes pieds, elles te paient volontairement leurs tributs, et pour nous elles se montrent plus difficiles. N'est-ce pas, sire, demanda-t-il à l'empereur Alexandre en riant.

— Certainement ! mais ce qui me paraît surtout digne d'envie c'est qu'un empereur de théâtre entend toujours autour de lui le plus noble et le plus beau langage : le commun, l'ordinaire ne l'atteint pas, il est entouré de poésie !

— Mais notre empire n'a pas de durée, sire, il finit au bout de trois heures.

— Voilà ce qui te trompe, ingrat ! Depuis quand est-ce que tu portes la couronne sur le théâtre ?

— Je joue depuis près de trente ans !

— Ah ! il joue. Votre Majesté a-t-elle entendu ? C'est une épigramme. Eh bien, trois heures par jour pendant trente ans font trois ans d'une régence heureuse et illimitée. Où est le monarque qui peut se vanter d'un tel règne ?

— Mais je n'ai pas possédé le trône d'une manière absolue.

— Moi non plus, et tu sais cela très-bien, coquin. Te rappelles-tu encore le temps où j'empruntais de toi l'argent dont j'avais besoin pour acheter des épaulettes de général.

recommander à sa couturière des points solides à ses robes, et le tailleur ne doit pas ménager de fortes doublures au paletot qui doit subir l'épreuve d'une entrée de carrousel.

Le carrousel était à 3 heures 1/2, heure bien connue de tous, sans contredit. Dès 10 heures du matin, les plus anxieux prenaient leur place, s'installaient à la grille, et, pour ne point perdre de leurs forces, avaient apporté le panier de provisions. MM. les cavaliers et sous-officiers, témoins de ce déjeuner derrière les grilles, faisaient des comparaisons dont nous ne nous ferons pas l'écho. (Ces gens d'armes sont sans pitié!)

A 2 heures, la foule était tellement compacte qu'il était impossible d'aborder les portes, et, au moment de leur ouverture, les émotions plaisantes du début devinrent palpitantes. Les premiers rangs ne purent soutenir le choc; il y eut une confusion indescriptible: les dames criaient; l'une était séparée de sa fille, le flot qui la poussait l'emmenait épouvantée. Une autre était suffoquée; un hercule, fort heureusement à sa proximité, la saisit et l'éleva au-dessus de la fourmilière humaine: un peu d'air la ramène à la vie.

Plus loin, le vent se met de la partie: il emporte, dans les ormeaux du Chardonnet, voilettes, fichus et dentelles. Les coiffes nationales des Poitevines eurent rudement à souffrir dans la bagarre. Une belle et jeune femme du Bas-Poitou, qui ne voulait pas compromettre son couvre-chef, le planta sans respect humain au bout d'une canne, et le sauva ainsi du naufrage.

Nous n'en finirions pas si nous devions raconter tous les incidents qui ont égayé les témoins de cette cohue. Il y a eu bien des cris de joie, d'effroi et de saisissement, mais cependant point de bras cassés, ni d'enfants étouffés, quoiqu'on en ait parlé. Pourquoi aussi mener des enfants dans semblables circonstances? C'est plus que de l'imprudance.

On rapporte que les tournures des dames, supplément moderne pour l'ornement du beau sexe, ont été fort compromises, froissées et mutilées. Telles, étaient arrivées bien ajustées, ornées et décorées, sont sorties de là dans le plus piteux état. Nous ne parlerons pas des ombrelles cassées et perdues. Cela regarde les marchands, qui s'en réjouissent fort à leur aise.

La première enceinte franchie, pendant que chaque victime se considérait, rajustait ses rubans, rétablissait le bon ordre dans sa tenue, la masse se casait sur les tribunes, et, pour trouver place, il fallait une nouvelle lutte, plus terrible que pour l'entrée; pour celle-ci, on avait l'espoir, l'espoir qui soutient toujours; pour cette fois, si l'on ne réussissait pas, tout était perdu. Tant de persévérance, de patience, de meurtrissures étaient sans résultat. On maudissait le sort, on en voulait à la sentinelle qui avait une consigne, on en appelait à tous, et au besoin on insultait l'officier de service qui se mettait en dix pour trouver des places où il n'y en avait pas.

lamment éclairée. Les regards rencontraient partout des épaulettes, des décorations, de riches broderies. On attendait l'arrivée des deux empereurs pour commencer la pièce. Le plus profond silence régnait dans ce parterre de rois, comme Napoléon appela alors le théâtre d'Erfurth; on n'osait parler qu'à voix basse en présence de tant de princes, de ministres, de généraux.

Après une demi-heure d'attente, les deux empereurs parurent. Personne ne s'était assis jusque-là. Lorsque l'ouverture commença, on prit place. La pièce, les acteurs disparaissaient; les spectateurs étaient à eux-mêmes le spectacle le plus extraordinaire. Tous les yeux étaient fixés sur les monarques, qui, silencieusement assis et tournés vers la scène, étaient en contraste frappant avec le reste des assistants. Bientôt pourtant la pièce excita l'intérêt général. On se regardait, on chuchotait, on jetait sur Napoléon des yeux inquiets, car chaque parole, chaque situation de la pièce paraissait un persiflage du présent. Comme César, Napoléon était entouré des princes qui, ses ennemis peu de temps auparavant, ne reconnaissaient alors que par force sa puissance, et désiraient secrètement sa chute. Dans la scène où les conjurés décident la mort de César, chaque parole d'hypocrisie et de soumission apparente fut une épigramme adressée au public. Napoléon seul parut jouir de la beauté de la tragédie. Comme personne ne savait qu'il avait lui-même

Le carrousel de la troupe était déjà commencé, et les infortunés en quête de places entendaient seulement la cadence des chevaux qui décrivait dans la carrière des figures nouvelles et fort variées, disposés par M. le capitaine de Cléry, commandant la troupe. Les attaques de flanc, en colonnes, en cercles, les défilés, les mêlées et les charges ont été admirablement exécutés. Comme toujours, la charge, avec détonations de mousqueterie et d'artillerie, a produit le plus saisissant effet.

Immédiatement après ces premiers exercices, soixante-douze officiers de toutes armes sont entrés dans la carrière, ayant à leur tête M. de Lignières, commandant écuyer. Ils étaient divisés en six quadrilles portant leurs couleurs spéciales. Comme toujours, les exercices de haute école, les changements de mains à toutes les allures, la variété, la grâce des figures, ont été l'objet de l'admiration générale.

Les divers prix ont été chaudement disputés, et les heureux de ces joutes ont été accueillis par les applaudissements de toutes les tribunes.

Le prix des bagues a été remporté par M. de Bellaing, officier-élève; celui des têtes par M. d'Auberjon, lieutenant au 7^e dragons; celui des javelots par M. Herment, lieutenant d'artillerie.

Entre les deux reprises du carrousel des officiers, les sauteurs en liberté ont été amenés devant la tribune du centre et montés par les écuyers. Ils ont exécuté, sous les ordres de M. de Piolan, ces brillants exercices, si émouvants, qu'on n'obtient qu'au manège de Saumur.

La fête s'est terminée par le saut des haies, commandé par M. de Benoit. Les spectateurs ont admiré la franchise des chevaux et applaudi l'habileté et la solidité des cavaliers.

M. le général du Barail, commandant la division de Tours, présidait la tribune d'honneur; il avait à ses côtés M. le Préfet de Maine-et-Loire, M. le premier président à la cour d'Angers, M. le Sous-Préfet de Saumur, deux officiers Belges, l'état-major de l'École cavalerie et les notabilités du département. Des dames en toilettes brillantes émaillaient également cette tribune.

La musique du 32^e de ligne a été la consolation de ceux qui n'ont pu trouver place sur les tribunes: c'était, il faut le reconnaître, une agréable compensation. Pendant les diverses parties du carrousel, elle a exécuté les plus beaux morceaux de son répertoire. L'air qui accompagnait le salut du départ était tout-à-fait de circonstance, et, par sa mélancolie, exprimait le regret de tous de voir se terminer trop promptement de si brillantes manœuvres. La foule a toujours été compacte sur la levée d'Enceinte et autour des prairies pour entendre les suaves mélodies des artistes du 32^e de ligne. Cette musique est repartie dès mardi matin pour Angers, afin de se préparer à recevoir le maréchal.

Deuxième jour de courses.

La seconde journée des courses ne le cé-

daît en rien à celle de dimanche; le public était aussi nombreux autour des cordes, les voitures occupaient le même espace que le premier jour, et les toilettes jetaient un plus vif éclat encore sous un ciel gris. Les étrangers ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, le turf de Saumur est un des plus animés de France.

Le voyage du Président de la République en Bretagne, son voisinage, surtout à Nantes, nous ont nuï. Peu d'Angévins, peu de Nantais, et ces deux villes comptent cependant des amateurs de fêtes hippiques.

A 2 heures 1/2, heure militaire, la cloche annonce la course plate pour MM. les officiers montant des chevaux de manège. *Madrilena*, que conduit M. des Nétumières, est l'objet de toutes les conversations. Des paris se seraient bien engagés, mais personne ne veut les soutenir. *Madrilena* est arrivée première avec avantage. *Etourneau* aurait peut-être pu lui enlever le prix, s'il n'avait tenu à justifier son nom. *Blonde* est venue mélancoquement troisième, et la quatrième place est restée à *Bellocca*.

La seconde course, toute militaire encore, a eu des péripéties plus émouvantes. *Lucie*, au dire de tous, devait gagner le premier prix, et sans faire de grands efforts; mais la malheureuse s'est montrée insouciant d'une si belle renommée et s'est laissé battre par *Salimbanque* qui s'est acquis une réputation; M. de Chamisso le conduisait: *Salimbanque* doit certes à son cavalier une partie de sa gloire. *Malicorne*, que montait M. de Lescur, est arrivé troisième; *Paladine* a fermé la marche.

Nous voici arrivés aux courses de jockeys. Toute chanson change de ton. On a affaire à des renards fort habitués aux ficelles du métier, et qui ont plus d'un tour dans leur sac. Douze chevaux étaient engagés. Sept ont affronté les chances de la victoire et des 3,000 fr. surtout.

Les enjeux étaient pour *Genius* et *Avant-Garde*. Quel n'a pas été la déception générale quand on a vu que ni l'un ni l'autre ne faisaient honneur à leur réputation. Ils franchissaient cependant admirablement l'espace; mais, quoiqu'il en soit, *Boule-de-Neige*, à M. Middleitch, est arrivé premier, suivie de très-près par *Buffon*, dont on faisait si fort mal à propos, puisqu'il dépassait lui-même *Marasquin*, des écuries du baron de Rothschild: on n'en pouvait croire ses yeux.

Nous passons aux steeple-chase. Le premier est couru par des chevaux de carrière montés par des officiers de l'École de cavalerie. Quatre chevaux avaient été engagés: *Le Chat*, *Perdita*, *Nicanor* et *Miss-Dora*.

Au moment de la course, celle-ci a été retirée. C'est *Nicanor* qui semble encore avoir toute chance de gagner le prix; mais le capricieux se dérobe à l'un des obstacles et se montre rebelle aux mains habiles qui le conduisaient.

Perdita, que montait M. de Rochefort, prend modèle sur *Nicanor*, et il n'est pas d'obstacles, croyons-nous, qu'il n'ait franchi sans maints refus. Son cavalier a fait preuve d'habileté, d'énergie et de persévérance, et il a recueilli les bravos des tribunes, se sou-

la main et lui dit: «Voilà un vers qui exprime toute ma pensée.» Ce moment rendit à Talma toute son énergie. Quelque légère qu'eût été l'impulsion, elle fut pourtant assez forte pour briser les liens qui comprimaient l'artiste. Son génie se réveilla dans toute sa force, sa taille s'éleva, sa figure flamboyait de toute la puissance tragique, sa voix sonore et mâle retentit, son sein se gonfla, les plis de son manteau se drapèrent autour de lui comme sur une statue antique, et César, le César de Rome, apparut aux Césars du présent. La représentation, qui jusque-là avait été pâle et sans effet, s'anima par le réveil moral de Talma. A mesure qu'il se retrouvait, qu'il détachait l'œuvre de l'influence de la réalité, il entraînait les autres acteurs à cette hauteur que l'enthousiasme artistique seul peut faire atteindre. Aussitôt après le second acte, les acclamations débordèrent, et, à la fin du troisième acte, Talma obtint au cœur de l'Allemagne un de ses plus beaux triomphes.

HELENE DE F....

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!

Comme Talma avait toujours les yeux fixés sur les deux empereurs, il vit qu'Alexandre s'inclina avec sa grâce habituelle vers Napoléon, qui lui prit

venant de son succès de dimanche, et accueillant en lui le fils du général qui a laissé la population de Saumur de si bons souvenirs.

Reste donc *Le Chat*, conduit admirablement par M. Pinot, qui est arrivé premier. Voici le dernier steeple-chase, 4,000 mètres de parcours et vingt obstacles à franchir. C'est le gros morceau du jour.

Le public compte sur quatre coureurs; deux seulement entrent en lice: *Roitelet*, au baron Say, monté par Casidi, et *Tulipe*, au comte Aldonce Dauger. Dès le début, il a été facile de prévoir le résultat. *Tulipe* manque de vitesse, se dérobe; mais, bien conduit, il avait des chances; *Roitelet* pouvait faire une chute, ce qui n'a pas eu lieu. Il a gagné le prix du conseil général.

En somme, les courses de Saumur de 1874 ont été magnifiques, et ce brillant succès est dû aux efforts de la commission, au président, M. Le Brecq, à M. Proust, et aussi au commandant de Lignières et à M. de Nexon, dont les noms font autorité, et qui ont appelé sur notre hippodrome des chevaux d'écuries en renom.

Hier soir, la fête vénitienne a terminé nos réjouissances publiques. Coup d'œil charmant, le bateau qui portait la musique municipale était admirablement décoré et illuminé. La Loire, reflétant les mille feux des lanternes vénitiennes, était d'un aspect féerique. Les bombes, les chandelles romaines, les pétards ébranlaient l'atmosphère de leurs détonations et éclairaient des milliers de têtes humaines, agglomérées sur les quais et sur les ponts.

Les habitants se sont mis de la partie et ont contribué à l'embellissement de la fête de nuit. Nombre de barques, pavées aux couleurs nationales et illuminées de feux variés, sillonnaient la Loire, échangeant entre elles des chandelles romaines. On eût dit presque un combat naval entre deux flottes ennemies.

Après le bouquet, l'incendie du théâtre a commencé sur tous les points à la fois. Les ouvertures, le péristyle, les combles, éclairés de feux de Bengale, donnaient l'aspect d'un immense brasier. Beaucoup de témoins ont été vivement impressionnés de ce spectacle.

Nous devons une mention à la musique municipale, qui a donné son concours obligeant en cette circonstance.

Maintes fois nous avons eu à constater ses succès: il n'est donc pas nécessaire, aujourd'hui, de lui décerner de nouveaux éloges; du reste, des étrangers qui l'ont entendue se sont plu à rendre témoignage au mérite du chef de musique et des exécutants, et cette appréciation si favorable doit leur être précieuse.

Ainsi, notre municipalité a su faire les choses convenablement; ce n'est donc pas par ignorance qu'elle pêche lorsque l'occasion s'en présente, elle ne la saisit pas pour attirer dans nos murs des foules toujours productives pour les octrois.

Lundi matin, le public a été fidèle au rendez-vous donné par M. Assier-Rétil, de Bourgueil, pour expérimenter son appareil de sauvetage en cas d'incendie. Le quai de Limoges et la place de l'Hôtel-de-Ville étaient occupés par une foule nombreuse, toujours désireuse de se tenir au courant du progrès de tout ce qui intéresse l'humanité. MM. Bodin, Abellard et plusieurs conseillers municipaux étaient venus pour se rendre compte par eux-mêmes de cette épreuve.

La compagnie des sapeurs-pompiers manœuvrait l'appareil.

Il se compose de trois sortes de toiles, soutenues aux extrémités par des tiges en fer que tiennent verticalement avec des cordages les hommes de service. La toile inférieure est à 65 centimètres du sol, la seconde à 1 mètre 20, la troisième à 2 mètres 15. C'est sur celle-ci que l'on tombe en se précipitant des maisons incendiées.

Nous ne donnerons pas la description des diverses pièces de cet appareil, M. Assier remettant une brochure explicative à toute personne qui en fait la demande. Parlons seulement du résultat obtenu.

L'expérience semble fort concluante. Nous avons vu précipiter, des fenêtres du troisième étage, des pendules, des glaces, des vases en porcelaine qui sont tombés sans se briser ni être endommagés. Sur trois globes de pen-

dule, un seul a été brisé, parce que le vent l'a poussé sur un anneau métallique. Pour le sauvetage des objets mobiliers, c'est par fait, et les compagnies d'assurances ont intérêt à favoriser le placement de cet appareil.

Pour les personnes, il semble plus indispensable encore, et, il y a une année à peine, si nous l'avions possédé à Saumur, nous n'aurions pas eu à regretter la mort de trois personnes dans l'incendie de la rue Haute-Saint-Pierre.

M. Assier s'est élancé de la fenêtre du troisième étage de la maison Chevrier, c'est-à-dire d'une hauteur de 12 mètres, et il est sorti de son appareil, bien entendu, sans aucune contusion. Après lui, nombre d'amateurs se sont présentés, tous ont parcouru l'espace de cette même élévation; cela devenait un véritable divertissement qu'il a fallu interrompre, puisqu'il n'avait pas été prévu au programme de nos fêtes.

On peut se demander si, au pied d'une maison en feu, avec la confusion inévitable dans tout sinistre, la manœuvre peut se faire avec la même ponctualité. Il est vrai que M. Assier n'a pas dit son dernier mot; il apportera des perfectionnements qui simplifieront la manœuvre et mettront son appareil à la portée des plus petites communes.

On lit dans l'Union de l'Ouest :

« M. le colonel Broye, aide-de-camp du maréchal de Mac-Mahon, est arrivé lundi à Angers; il est descendu à la préfecture, où il est chargé de prendre toutes les dispositions nécessaires pour le temps du séjour du Maréchal-Président dans notre ville.

» On estime à soixante environ le nombre des personnes qui seront invitées au déjeuner offert par le Maréchal. Les invitations comprennent MM. les députés, les chefs des services civils et militaires, les maires des principales villes du département, les chefs des établissements qui auront reçu la visite du Président.

» Le salon que l'on prépare à la gare est tendu avec des tapisseries appartenant à la cathédrale.

» On prépare des illuminations dans le vaste et magnifique jardin de la préfecture.

» La décoration extérieure de la mairie et du boulevard qui lui fait face avance rapidement, ainsi que celle du jardin du Mail qui sera illuminé comme il ne l'a pas encore été, nous assure-t-on.

» Pour peu que le temps reste favorable, nous aurons vraiment des fêtes splendides. Le programme que nous publions ci-après donne au public toutes les indications désirables.

Voici un extrait de l'itinéraire du séjour du maréchal de Mac-Mahon à Angers, et pendant lequel les habitants sont invités à pavoiser et à illuminer la façade de leurs maisons :

Mercredi 26 août.

Arrivée du Maréchal-Président, 10 h. 36 du soir, à la gare.

M. le Maréchal se rendra à la Préfecture.

Jeudi 27 août.

A 6 heures. — Salve d'artillerie, 101 coups de canon.

A 7 heures. — Visite à la cathédrale.

A 7 heures 1/4. — Visite à la caserne de la Visitation.

A 7 heures 1/2. — Visite à la manufacture de MM. Joubert-Bonnaire et C^{ie}.

A 8 heures. — Visite à la caserne de cavalerie.

A 8 heures 1/4. — Visite au dépôt d'étalons, départ pour les carrières d'ardoises.

Retour à la Préfecture.

A 10 heures 1/2. — Réception des autorités à la Préfecture.

A 11 heures. — Revue au Champ-de-Mars.

Après la revue. — Visite à la manufacture de MM. Besnard, Genest et Bessonneau.

Visite aux hospices Sainte-Marie.

A 4 heures. — Départ du Maréchal.

FÊTE DE NUIT.

Le Jardin du Mail sera fermé pour le service des illuminations, de 5 heures à 7 heures.

A 7 heures. — Ballons et mongolfières, sur le Champ-de-Mars.

A 8 heures. — Grand concert militaire, instrumental et vocal, au Jardin du Mail, par la musique municipale, la Société Sainte-Cécile et les musiques militaires.

A 9 heures. — Feu d'artifice au Champ-de-Mars. — Illumination du Jardin. — Feux de Bengale.

A 10 heures. — Retraite aux flambeaux, par les musiques des régiments.

Pendant nos fêtes, nous avons reçu, sous pli cacheté et par la poste, la lettre suivante, à laquelle nous ne croyons pas devoir refuser la publicité :

« Le 23 août 1874.

« Monsieur le rédacteur,

» Je vous serai obligé d'insérer dans le plus prochain numéro de votre journal la note dont voici le texte :

« Un jeune homme, à la tête d'un bon établissement, désire se marier.

» Physique agréable. Signes particuliers : un grand nez et une incisive de moins.

» Il satisfait à toutes ses échéances.

» Adresser la demande de renseignements à Saumur, poste restante, à l'initiale X... »

» Pour vous couvrir des frais d'annonce, je vous adresserai par la poste le montant des lignes au tarif porté en tête de votre journal.

» Agréiez, etc. X... »

Nous faisons des vœux pour que cette publicité soit favorable à notre correspondant en quête d'une moitié. Dans le cas contraire, nous le tenons quitte des frais d'annonce.

ADMINISTRATION DES POSTES.

Des examens pour l'admission au surnumérariat des postes auront lieu le jeudi 45 octobre prochain.

Les jeunes gens qui seraient dans l'intention de prendre part à ces examens devront se présenter sans délai devant le directeur, chef du service des postes du département, à Angers, rue du Bellay, n° 32, chargé de leur donner tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

Les demandes ne seront admises que jusqu'au 8 octobre prochain inclusivement.

Variétés.

L'HABIT D'UN VOLEUR.

Un gentleman traversait un bois qui côtoyait une route; séduit par la beauté des paysages, la fraîcheur des gazons, il ne résiste point au désir de s'y reposer un moment; mais étendu sur l'herbe, au lieu de contempler les bocages, la verdure, et d'écouter le doux chant des oiseaux, le gentleman, qui probablement n'avait point la tête romantique, ferme les yeux et s'endort profondément.

A son réveil, il voit devant lui un monsieur dont la tournure n'était nullement fashionable, et qui tient un pistolet dont il lui présente le canon. Ce réveil ne dut pas être fort agréable au gentleman; néanmoins, peu effrayé de cette rencontre, et se soumettant de bonne grâce à son sort :

— Que voulez-vous? demande-t-il au voleur.

— Votre bourse.

Le gentleman tire sa bourse et la donne à ce monsieur si poli.

Mais, le voyant rester là :

— Que voulez-vous encore? lui dit-il.

— Votre montre.

Le gentleman tire sa montre et la met dans la main du monsieur qui la prend en faisant un profond salut, mais ne s'éloigne pas encore.

— Que désire encore monsieur?

— Votre mouchoir....

— Comment donc, mais avec beaucoup de plaisir.

Aussitôt il tire son mouchoir de sa poche, le donne au voleur qui le met dans la sienne et s'éloigne enfin.

Le gentleman se lève alors, et, tout en maudissant l'envie de dormir à laquelle il a cédé, il se dispose à quitter le bois. Mais il n'a pas fait dix pas que le voleur reparait devant lui, et l'arrête avec son pistolet à la main, et toujours beaucoup de plaisir.

— Aurais-je encore quelque chose qui vous fût agréable? lui dit le gentleman.

— Oui, milord, j'ai réfléchi que votre habit était beaucoup moins usé que le mien; je serais d'avis que nous changeassions.

— Cela me paraît aussi fort juste, et je ferai tout ce qui vous sera agréable.

Aussitôt le gentleman ôte son habit, le voleur en fait autant, chacun revêt l'habit de l'autre, et, cet échange terminé, le voleur disparaît, et le pauvre éché se remet en route.

Arrivé sur la grande route, le gentleman regarde son nouveau costume, et pense qu'on pourrait bien

le prendre maintenant pour un voleur. Comment fera-t-il pour se procurer un autre costume? Tout en faisant ces réflexions, il met machinalement ses mains dans ses poches.... Qu'y trouve-t-il? sa bourse, sa montre, son mouchoir, et, de plus, un rouleau de cinquante guinées.

En changeant d'habit, le voleur avait oublié de fouiller dans le sien, et par le fait, ce fut lui qui se trouva être volé. Où la distraction va-t-elle se nichant!

Faits divers.

LES PROFONDEURS DE LA MER.

On a cru longtemps que la vie animale était impossible aux grandes profondeurs de la mer. Absence d'air et de lumière, pression énorme de la colonne d'eau qui peut parvenir au poids de 200 kilogrammes par centimètre carré, telles étaient les causes qui faisaient considérer comme improbable l'existence d'organismes, si grossiers qu'ils fussent. Mais la pose des câbles transatlantiques a rendu nécessaires des sondages qui ont fait découvrir tout un monde d'être sous-marins, et que les marines d'Angleterre et d'Amérique ont poursuivis. C'est au sujet de ces découvertes qu'un recueil scientifique hebdomadaire, la Nature, donne les renseignements qui suivent :

« Le fond de la grande vallée interocéanique qui s'étend entre les deux mondes est couvert d'une vase molle, de teinte neutre, qui, examinée au microscope, laisse voir une multitude de petites sphères agglomérées les unes sur les autres. Le professeur Carpenter leur a donné le nom de globigerinées; elles sont en si grande abondance sur certains fonds, qu'elles composent les trois quarts du dépôt, quoique leur dimension excède à peine quelques fractions de millimètre.

» Ces organismes rudimentaires ne sont pas les seuls oraminières que l'on rencontre dans le fond de la mer; il semble qu'avec l'accroissement de la profondeur, l'organisation animale se simplifie progressivement. Ainsi ceux qui sont ramenés par la drague sur les bas-fonds siliceux se rapprochent davantage du coquillage; leur test est beaucoup plus compliqué que ceux qui jonchent le sol sous-marin dans les grandes profondeurs.

» Ces sujets microscopiques, rapprochés les uns des autres en séries, permettent l'établissement de phases d'existence propre, quoique modifiées selon les familles. Les espèces que l'on trouve dans l'océan Atlantique ne sont pas les mêmes que celles de l'océan Pacifique; s'il y a quelques types mélangés individuellement, l'ensemble conserve le signe caractéristique d'une localité. Les déplacements paraissent avoir eu pour causes principales l'action des courants qui ont contribué à la migration embryonnaire.

» Depuis que la drague a permis de rechercher au fond des eaux, et à grande distance de terre, les formes organiques qui habitent le sol sous-marin, celles de grande taille aussi bien que celles qui sont microscopiques, on peut être certain que tout dépôt marin contient des preuves de son origine; elles sont un utile point de repère pour la détermination de l'âge géologique d'un terrain et la comparaison entre l'époque actuelle et les époques passées; les corps organisés fossiles montrent nettement la formation graduelle et régulière de l'écorce terrestre.

» La comparaison des matériaux extraits des régions sous-marines actuelles avec ceux que l'on trouve enfouis dans les terrains formés par les sédiments anciens, ouvre une ère nouvelle aux hypothèses géologiques. Les travaux des savants autorisés tendent à démontrer que, sous bien des rapports, les dépôts modernes, dans une multitude de localités, ont une analogie frappante avec ceux des mers de la période crétacée. On retrouve, en effet, une grande partie des foraminifères et coquillages ramenés du bord de la mer dans les grandes assises de craie du bord de l'Europe. Ces organismes sont maintenant ensevelis dans le lit de l'Océan, où leurs espèces se propagent encore à la surface de cette boue visqueuse, qui ne serait autre que la craie en formation.

Le bâillement.

Le bâillement est l'exagération des mouvements respiratoires. En même temps que les mâchoires s'écartent pour ouvrir la bouche de manière à donner accès à un grand volume d'air, les bras s'élèvent pour dilater la poitrine et le tronc se renverse pour laisser toute liberté au ventre et permettre au diaphragme (sorte de voûte musculaire qui sépare le ventre de la poitrine) de s'abaisser en refoulant les viscères abdominaux. L'acte n'est pas toujours

aussi complet et le bâillement peut se borner à une aspiration profonde avec un écartement excessif des mâchoires.

Le bâillement est involontaire. Il se produit par imitation avec une facilité remarquable. Il suffit d'y penser pour bâiller. Je bâille en écrivant ceci et vous bâillez en me lisant. Vous pourriez l'attribuer à la vertu soporifique de ma prose. Eh bien, pas du tout! Je me rappelle un cours de physiologie sur le bâillement auquel j'ai assisté autrefois. Nous bâillions tous, à qui mieux mieux, et le professeur en vint à bâiller lui-même. Cependant, je n'en connais pas de plus éloquent.

Les physiologistes sont unanimes à dire que c'est le besoin d'air qui fait bâiller. Ils ne m'ont pas convaincu. Dans le besoin de bâiller, il y a autre chose que le besoin de respirer profondément, et la fréquence du bâillement n'est pas en rapport avec l'insuffisance de l'air respiré et respirable.

Il est cependant tout naturel que le besoin d'air provoque le bâillement, car le bâillement est un procédé efficace pour satisfaire ce besoin; mais le soupir suffit dans les conditions habituelles; et le soupir profond rempli d'air les poumons mieux que ne le font certains bâillements, qui suffisent à satisfaire le besoin de bâiller et ne suffiraient pas à satisfaire le besoin de respirer. Une preuve encore que le bâillement ne satisfait pas ce besoin, c'est que l'on respire pendant que l'on bâille et souvent deux fois si le bâillement se prolonge.

On bâille surtout quand on a envie de dormir, quand on s'éveille ou quand on s'ennuie. Dans tous les cas, le bâillement coïncide avec une certaine paresse musculaire; il s'accompagne de pandiculations dans lesquelles les muscles sont tendus ou contractés, pour ainsi dire, convulsivement. La faim fait également bâiller, de même que le froid, la chaleur et une digestion laborieuse. Comme, dans tous ces cas, le renouvellement du sang ou plutôt sa revivification sont défectueux, il n'est pas étonnant qu'on ait rapproché ces deux faits: entrée de l'air en abondance à la faveur du bâillement, et pauvreté du sang, dans les circonstances où le besoin de bâiller se fait sentir; mais peut-être ne faut-il voir dans cette contraction convulsive des muscles qu'un moyen d'activer la circulation du sang qui, dans ces états de torpeur ou de faiblesse, serait réparti d'une manière inégale.

Il n'est pas facile de simuler le bâillement, non plus que de le dissimuler. Cependant, en essayant bien, on parvient à bâiller sans nécessité, après quelques efforts infructueux; on n'éprouve pas alors le plaisir d'un bâillement bien franc, exécuté en toute liberté.

On a vu le bâillement se produire d'une manière maladroite dans des cas rares, où il coïncidait quelquefois avec une maladie nerveuse. Dans l'épilepsie, il signale souvent le début des attaques, et il faut en tenir compte pour prendre les précautions nécessaires et empêcher le malade de se blesser pendant l'attaque.

J'ai soigné autrefois une jeune fille qui ne pouvait pas bâiller sans se luxer la mâchoire inférieure. Elle était réduite à ne jamais bâiller complètement; mais souvent il lui arrivait de n'y prendre pas garde, et la luxation se reproduisait à coup sûr. On a cité plusieurs faits analogues. Dupuytren réduisit un jour une luxation de ce genre chez une jeune femme, en présence de ses élèves. La malade en fut si joyeuse qu'elle se mit à rire à gorge déployée, et la luxation se reproduisit.

Cette luxation n'est pas grave, pourvu qu'on appelle de bonne heure le chirurgien, et qu'on n'essaye pas de la réduire en donnant un coup de poing sur le menton, cela s'est vu. Les malades sont généralement très-effrayés de leur état, et en se voyant dans cette piteuse situation, sont souvent pris de délire. Le pire est qu'une fois réduite, la luxation se reproduise à la première occasion.

Au moment où elle se produit, le blessé ressent une douleur vive et est tout surpris de ne pouvoir fermer la bouche. Sa mâchoire inférieure est portée en avant et les incisives inférieures chevauchent sur les supérieures, comme dans ce qu'on appelle le menton de galoche. Le malade ne peut retenir sa salive ni articuler une parole.

Pour remettre la mâchoire en place, le chirurgien la saisit des deux mains en plaçant les pouces dans la bouche. Les pouces servent à abaisser la mâchoire, qui, une fois abaissée suffisamment, se replace d'elle-même dans la position naturelle. On peut l'y aider en la poussant un peu en arrière quand elle est suffisamment abaissée.

Quand l'accident est ancien, la réduction n'est pas aussi facile. On a inventé divers instruments pour effectuer avec plus de force la manœuvre que je viens de décrire.

D^r AB. NICOLAS.

Pour les articles non signés: P. GODFR.

